

Hicham Ayouch
Au coeur d'un peuple

Ismaël Houdassine

James Bond 007

Numéro 246, novembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Houdassine, I. (2006). Hicham Ayouch : au coeur d'un peuple. *Séquences*, (246), 17-17.

HICHAM AYOUGH

AU CŒUR D'UN PEUPLE

Le réalisateur franco-marocain Hicham Ayouch n'est pas berbère. Pourtant, son premier long métrage, *Les Arêtes du cœur* ou *Tizza Oul*, est un film tourné entièrement en langue Amazigh, idiome de la minorité nord-africaine. De passage à Montréal il y a quelques semaines pour présenter cette œuvre langoureuse et mélancolique au dernier Festival des films du monde, Séquences a saisi l'occasion pour rencontrer ce jeune cinéaste au parcours atypique.

ISMAËL HOUDASSINE

Votre film *Les Arêtes du cœur*, est une œuvre sur un peuple mal connu. Le berbère qu'utilise vos personnages est une langue que vous-même vous ne comprenez pas. Pourquoi un tel choix pour un premier film ?

Tout d'abord, je ne connais pas la langue berbère parce que je ne suis pas issu de ce peuple, même si le pays que nous partageons est le Maroc. Ensuite, le choix d'un tel film m'est arrivé par hasard. C'est une proposition, en fait. En Afrique du Nord, il existe de nombreuses boîtes de production qui financent des projets de films à petit budget en langue berbère. Bien sûr, ces boîtes de production ont très peu de moyens. Afin de détourner ces limites financières, elles utilisent un système qui ressemble à ce qui se fait en Égypte, à Bollywood ou à Hong Kong. C'est-à-dire, réaliser des films à la chaîne, en douze jours et en vidéo. J'étais enthousiasmé par l'idée, mais j'avais un sérieux problème. Les scénarii que l'on me proposait étaient tout simplement mauvais. Je leur ai donc soumis une exigence, qui consistait à faire un film avec comme seule condition que ce soit mon scénario, et ils ont accepté.

« C'est durant le tournage que j'ai réalisé l'aspect unique de ce peuple et de la richesse qu'il apportait à l'histoire. *Les Arêtes du cœur* est littéralement porté par la dignité des personnages... »

Vous avez consenti à un défi de taille puisque réaliser un long métrage en si peu de temps aurait pu déboucher sur un travail bâclé, n'est ce pas ?

Tout à fait, mais c'est justement ce risque que je trouvais intéressant. Pour un jeune réalisateur, quoi de mieux qu'une première expérience de ce genre ? Il faut admettre que je ne suis pas non plus entièrement un novice dans la réalisation. Même si je n'ai pas fait d'école de cinéma, je suis journaliste à la base. Un métier que j'ai pratiqué pendant huit ans. C'est le journalisme qui m'a tout appris en matière de traitement de l'image. Mon expérience professionnelle m'a permis de réagir avec plus rapidité c'est certain, mais c'était loin d'être de tout repos. Le plus difficile a été les sacrifices qu'il a fallu faire à cause des moyens limités. On a dû faire des choix. Au fond de moi, il y avait toutefois quelques éléments fondamentaux que je voulais préserver à tout prix. La langue en était un. C'était primordial que le berbère que j'utiliserais ne soit pas un simple dialecte moribond. J'ai travaillé avec des traducteurs et des linguistes pour m'assurer de la qualité de la langue. Préserver sa poésie et sa clarté.



Les Arêtes du cœur

Un souci du détail qui rend hommage en quelque sorte à une culture trop souvent ignorée.

Au départ, je n'avais pas conscience de cela. J'aurais pu faire ce film dans toutes les langues du monde. Il y a d'ailleurs un propos très universel dans ce long métrage et pour cette raison, il pourrait se situer dans n'importe quel village de pêcheurs en détresse à travers le globe. C'est durant le tournage que j'ai réalisé l'aspect unique de ce peuple et de la richesse qu'il apportait à l'histoire. *Les Arêtes du cœur* est littéralement porté par la dignité des personnages. Il est incroyable de voir qu'avec toutes les tentatives de les faire taire ou de les assimiler, les Berbères ont réussi à préserver une fierté hors du commun.

Des acteurs qui jouent également avec beaucoup de retenue et de sensibilité.

Les films berbères sont d'ordinaire de facture minimale, avec peu de complexités narratives. Par conséquent, les acteurs « professionnels » berbères ont tendance à surjouer. Mon film ne coïncidait pas du tout avec ce genre de prestation. Finalement, je suis allé chercher dans la rue les gens qui correspondraient à mes personnages. Mon casting sauvage a porté ses fruits, puisque, au final, j'en ai été très satisfait. Par exemple, la jeune femme qui joue le rôle d'Ito, la matrone, c'est une dame que j'ai rencontrée par hasard dans un bidonville d'Agadir; elle est magnifique. Daoud, le jeune qui veut être pêcheur, est un étudiant dans la vraie vie et Amrar, le barbu, est un peintre. J'avais besoin de leur fraîcheur et de leur naturel. J'aime émouvoir les gens. La sincérité est pour moi primordiale, c'est le cinéma que je veux faire. **S**